

sons, il y a de cela une douzaine d'années. J'ai eu le plaisir d'en retrouver une variante dans un ouvrage canadien.

a). — *Version de la Bretagne*

Le vingt-et-un du mois d'avril
Le jour que nous devons partir,
Nous devons partir pour l'Algère (1)
Pour être des soldats de guerre.

L'Algère, quand nous sommes arrivés,
On nous a mis tous à tirer
En avant comme en arrière,
Le sang coulait comme une rivière.

Le colonel a demandé :
— Y a-t-il quelqu'un d'nous d'blessé ?
— Oui, oui, mon colonel,
Y a notre capitaine.

— Mon capitaine, mon bon ami,
As-tu le regret de mourir ?
— Le seul regret que j'ai-z-au monde
C'est de mourir sans voir ma blonde.

— Ta blonde, on l'enverra chercher
Par quatre de nos officiers ;
Quatre officiers de la marine
Iront aux quatre coins de la ville.

Sa blonde, quand il la voit venir
De pleurer il ne peut se tenir ;
— Ne pleurez pas tant, ma blonde,
Car ma blessure est trop profonde.

— Je gagerai mon jupon blanc
Mon anneau d'or et mon diamant
Galant, pour guérir ta blessure.

— Ne gage rien, ma jolie blonde,
Car ma blessure est trop profonde ;
Demain avant qu'il soit midi
Tu me verras enseveli
Tu me verras porté en terre
Par les honneurs de la guerre.

b). — *Version du Canada*

Le vingt-cinq avril, je dois partir
Pour naviguer sur l'Amérique
Bonne frégate populaire,
Quand nous fûmes *enchaloués* (2)
Fallut hisser pavillon blanc
Couleur de la France
Ma belle, pour vivre en assurance.

Et quand nous fûmes en pleine mer
On vit venir trois gros navires
Courant sur nous à grand furie.
Trois coups de canon ont tiri
Visant notre gaillard d'arrière
Sans aucun mal purent nous faire.

Le capitaine s'est écrié :
— Y a-t-il de nos gens de blessés ?
— Ah ! oui, vraiment, mon capitaine,
Regarde donc le contre-maître.

(1) L'Algérie.

(2) Ce mot vient probablement de l'anglais *shallow*, 'hant-fond'.

— Mon contre-maître, mon bon ami,
Aurais-tu du chagrin de mourir ?

— Tout ce que je regrette au monde
C'est le joli cœur de ma blonde.
— Ta blonde nous l'enverrons chercher
Par trois soldats de l'Amérique.
Tout loin qu'elle les voit venir
Ses pleurs elle ne peut retenir.

— Ne pleurez pas, jeune galante,
Sur la blessure qui me tourmente.
— Je vendrai robes et jupon
Et mon anneau, puis ma coiffure
Galant, pour guérir ta blessure.

— N'engage rien de ton butin ;
N'engage rien dedans ce monde
Car ma blessure est trop profonde.
Sur les deux heures après minuit
Le beau galant rendit l'esprit :
— Adieu la brune, adieu la blonde
Moi je m'en vais dans l'autre monde.

FAUCHER DE MAURICE, *A la Brunante* (1) (roman canadien). Montréal, 1874.

E. R.

LA FILLE AUX MAINS COUPÉES (2)

II

Version de la Basse-Bretagne

Dans un village, habitaient deux orphelins, un frère et une sœur ; le frère s'appelait Pierre, la sœur Hélène. Pierre se maria. La femme qu'il épousa était méchante et jalouse, et, dès qu'elle entra dans la maison de Pierre, elle prit en haine sa belle-sœur ; Hélène était bonne... Un an se passa, et Pierre devint père d'une petite fille.

« Hélène sera sa marraine ! dit-il.

— Comme vous voudrez ! » répondit sa femme, en jetant un œil méchant sur la pauvre fille.

La petite Hélène grandit, et quand elle fut capable de former des mots, elle essayait toujours de bégayer celui de sa bonne marraine. La méchante femme de Pierre en fut indignée.

« Va-t-elle encore, l'hypocrite, s'écriait-elle avec rage, va-t-elle m'enlever l'affection de mon enfant, comme elle m'a enlevé l'amour de mon mari?... Je trouverai bien le moyen de chasser cette créature perfide de ma maison. »

Un jour, elle alla trouver son mari :

« Voyez, lui dit-elle, c'est moi qui fais tout l'ouvrage ; votre sœur se promène quand votre femme est épuisée de fatigue ; elle se croise les bras du matin au soir, tandis que je fais sa besogne et la mienne. Chassez-la

(1) Ce joli mot français-canadien qui manque à notre langue signifie : *à la brune, sur le soir*. Les Normands ont une expression analogue : *sur la soirante*. Voy. *le Magasin normand*, 1864, p. 124.

(2) Ce conte a été raconté à l'auteur, il y a quelque douze ou quinze ans, par une paysanne du pays de Cornouailles.

donc, et vous verrez que tout ira mieux dans notre ménage! »

Pierre fut attristé de ces paroles, car il aimait tendrement Hélène.

« Ma sœur, lui dit-il le lendemain, il n'est pas juste que vous mangiez, sans travailler, le pain que d'autres ont gagné.

— Je tire le lait, je cuis le pain, je fais le beurre, dit Hélène; que voulez-vous que je fasse de plus?... »

Cependant, quelques jours après, la méchante femme, ne pouvant contenir sa haine, s'écriait :

« Je n'y tiens plus, il faut qu'elle parte ! »

Et elle courut à l'écurie et tua un bœuf.

« Pierre, Pierre ! cria-t-elle à son mari, voilà que votre sœur Hélène a tué un de nos bœufs !

— Ma sœur, pourquoi avez-vous fait cela ? dit Pierre à Hélène avec chagrin.

— Ce n'est pas moi, mon frère, » répondit doucement Hélène.

Le lendemain, le second bœuf mourait.

« Pierre, Pierre, cria la méchante femme, voilà que votre second bœuf est mort, et c'est encore Hélène qui l'a frappé !

— Je vais être ruiné si je n'ai plus de bêtes pour aller aux champs, dit Pierre à sa sœur; et voilà le second de mes bœufs que vous m'avez tué !

— Ce n'est pas moi, mon frère, » reprit tranquillement Hélène.

Le lendemain, le cheval fut trouvé mort dans l'écurie.

« Pierre, Pierre, voyez ce qu'a fait votre sœur ! Attendez-vous qu'elle ait mis le feu à la maison.

— Ma sœur, dit Pierre, comment avez-vous pu tuer mon cheval ? Voulez-vous donc que j'aie à demander mon pain sur les routes ?

— Ce n'est pas moi, mon frère, » répondit tristement Hélène.

« Pierre, Pierre, cria la méchante femme, le jour d'après, venez voir ce que votre démon de sœur a fait. Voyez notre enfant; je l'ai trouvée étouffée dans son lit ! »

Pierre s'arracha les cheveux de désespoir et fit appeler Hélène, qui était sortie de grand matin pour aller à son travail.

« Ma sœur, dit-il avec colère, vous avez tué mes bœufs et mon cheval, et je vous ai pardonné; mais voici que vous avez tué mon enfant... il faut quitter cette maison et recevoir la punition de votre crime ! »

Et Pierre *coupa les deux bras à Hélène*; puis ils se préparèrent à partir.

« Où me conduisez-vous ? dit Hélène.

— Vous le verrez, répondit Pierre.

— Donnez-moi mon livre de messe, mon frère, et permettez que mon petit chien m'accompagne. »

Pierre marcha longtemps, et il arriva avec Hélène dans une grande forêt; le vent soufflait dans les arbres et faisait trembler leur feuillage.

Tout à coup un grand chêne s'abaissa: Pierre prit sa sœur dans ses bras et l'assit entre les branches; il lui posa le livre de messe ouvert sur les genoux, et le petit chien sauta lestement à côté de sa maîtresse.

« Adieu, ma sœur ! dit Pierre en se détournant pour essuyer une larme.

— Adieu ! » répondit Hélène.

A ce moment, elle vit que Pierre s'était blessé et qu'une épine lui était entrée dans le pied.

« Allez, mon frère, lui dit-elle, un jour je viendrai vous l'enlever !... »

Pierre continua sa route, et, de retour au logis, il s'assit à son foyer; mais voilà que tout à coup l'épine grossit démesurément, et qu'un grand arbre s'élança de son pied et monta dans la cheminée. Il fut ainsi condamné à ne pas quitter la place où il s'était assis, et à attendre que sa sœur vint le délivrer, comme elle l'avait promis.

Hélène était toujours dans la forêt, assise au sommet du grand arbre, et le vent tournait les feuillettes du livre de messe qu'elle avait sur les genoux... Hélène priait...

A l'heure des repas, deux fois par jour, comme si le vent l'eût incliné, le chêne s'abaissait, et le petit chien sautait à terre et s'en allait chercher le déjeuner de sa maîtresse.

Il y avait, dans les environs, un château habité par un jeune seigneur et par sa mère. Tous les jours, depuis quelque temps, en se mettant à table, la châtelaine remarquait que plusieurs des plats avaient été entamés.

« Ah çà ! dit-elle un jour à ses domestiques étonnés, qui donc se permet de toucher, avant notre repas, aux mets placés sur cette table ? Est-il convenable que mon fils et moi nous mangions les restes de nos serviteurs ?

— Madame, il n'y a qu'un instant, j'ai vu poser ces plats, dit l'intendant, et je vous jure qu'ils étaient intacts !

— Eh bien ! reprit la dame avec colère, sachez au plus tôt quel est l'insolent qui se nourrit des mets de notre table avant que nous n'en ayons goûté... »

Le lendemain, à l'heure du dîner, l'intendant se posta près de la table servie. Tout à coup, par la fenêtre ouverte, s'élança un petit chien; il tenait entre ses dents un mouchoir. D'un bond, il fut sur la table; et, saisissant plusieurs morceaux de viande, du pain et quelques fruits, il s'esquiva. L'intendant resta pétrifié.

« Eh bien ? dit la dame en entrant.

— Je l'ai vu ! s'écria l'intendant; je l'ai vu !

— Qui ? demanda-t-elle.

— Le chien ! » répondit-il.

Et il expliqua ce qui s'était passé.

« Il fallait le suivre, dit la châtelaine.

— J'essayerai, madame. »

Le lendemain, à la même heure, l'intendant se remit à son poste près de la table. Le chien entra par la fenêtre, fit sa provision, comme à l'ordinaire; et, s'apercevant qu'on voulait le surprendre, il s'enfuit rapidement. En vain, l'intendant voulut le suivre, le petit animal disparut dans la forêt.

« Laissez-moi faire, dit le jeune châtelain; je saurai où va ce chien »

Et, le lendemain, il prit la place de l'intendant.

La fenêtre avait été laissée ouverte avec intention. A l'heure accoutumée, le petit chien reparut. Le maître du château le laissa faire; mais, quand il le vit saisir entre ses dents les quatre coins du mouchoir qui contenait le repas d'Hélène, il s'élança dehors et courut à la poursuite du voleur.

Pendant quelques minutes, il suivit le chien; mais bientôt, fatigué d'une poursuite inutile, il se jeta au pied d'un arbre, haletant, mais non découragé.

« Demain, dit-il avec résolution, demain je saurai où va ce chien ! »

Le lendemain, en effet, il fit seller un cheval; et, se tenant sous la fenêtre de la salle à manger; il attendit... Le petit chien parut, sauta sur la table, choisit parmi les plats servis le déjeuner de sa maîtresse; mais, quand il partit à la course pour retourner à sa retraite, le galop d'un cheval résonna derrière lui.

Le chien s'arrêta tout à coup; un des chênes venait de s'abaisser, et l'intelligente bête avait repris place auprès de sa maîtresse. Le jeune châtelain levant les yeux, aperçut au sommet de l'arbre une ravissante jeune fille assise au milieu des branches. Sa beauté le frappa; un livre était posé sur ses genoux, et le vent en tournait les feuillets, tandis qu'elle lisait, car, ô surprise!... la pauvre enfant était privée de ses bras!

Il interrogea Hélène qui répondit à ses questions.

Le châtelain apprit toute l'histoire de la jeune fille; son cœur s'émut de pitié; il revint souvent la visiter, et un jour il lui jura de n'avoir jamais d'autre femme qu'elle....

Un jour, un carrosse s'arrêta au pied du chêne qui s'abaisa, et le jeune époux reçut sa fiancée dans ses bras.

Quand la cérémonie fut accomplie, la vieille châtelaine, levant les yeux sur la jeune épouse, se dit :

« Voilà la femme de mon fils ! et une expression de haine anima son vilain visage ! Patience ! ajouta-t-elle tout bas, patience ! un jour viendra où elle sortira pour toujours de ma demeure. »

Quelques mois après, le nouvel époux partit pour la guerre...

Un matin, la vieille et acariâtre châtelaine entra dans l'appartement de la jeune femme, qui venait d'être mère : deux beaux nourrissons reposaient à côté d'elle dans un berceau doré.

« Ah ! » fit la méchante femme avec dégoût.

Et elle sortit. Sa main tremblait de colère quand elle trempa une plume dans l'encre et qu'elle écrivit à son fils pour lui faire part de cette nouvelle :

« Voilà, disait-elle, que votre femme a mis au monde deux petits chiens !... »

Le printemps arriva; mais le châtelain n'avait pas encore donné de ses nouvelles.

« Votre mari est mort ! dit un jour à Hélène sa méchante belle-mère; je ne veux plus de vous sous mon toit. Partez, et que ni ces petits avortons ni leur mère ne souillent plus longtemps ce château !

— Hélas ! madame, répondit Hélène, je puis bien partir, mais qui portera ces chers petits êtres ?

— Vous-même, répondit l'horrible femme; pensez-vous donc que je mettrai mes serviteurs à vos ordres ?... Ils refuseraient d'accompagner une mendicante comme vous !

— Hélas, reprit Hélène, je n'ai pas de bras, comme les autres mères, pour porter mes pauvres enfants !...

— On y pourvoira ! » répondit la marâtre.

Et, le lendemain, Hélène quittait le château, emportant, dans un drap qui lui ceignait les reins, les deux innocents.

Longtemps elle marcha à travers la forêt, suivie de son chien, et lorsque, vers le soir, la fatigue la gagna, elle eut soif.... Une fontaine coulait à quelques pas. Hélène soupira :

« Hélas ! pensa-t-elle, si j'avais un seul bras, je pour-

rais puiser de l'eau dans le creux de ma main pour me désaltérer... »

Et, comme elle achevait ces mots, un petit oiseau, perché sur le bord de la fontaine, se mit à gazouiller; il disait, dans son langage :

« Ne pleure pas, pauvre Hélène.... »

Hélène, étonnée, s'arrêtait pour l'entendre; mais le petit oiseau chantait toujours... Hélène s'approcha de la fontaine, et, se penchant vers l'eau, elle voulut boire.

Mais, avant que ses lèvres n'eussent effleuré l'eau, voilà qu'un de ses nourrissons tomba dans la fontaine.

Pauvre Hélène ! qui lui rendra son petit enfant ?...

Mais l'oiseau chantait toujours, et, dans son langage, il disait :

« Plonge dans l'eau de la fontaine ce qui te reste du bras droit... et ne crains rien pour ton enfant !... »

Hélène obéit au petit oiseau, et elle plongea ce qui lui restait de son bras droit; et voilà qu'un bras agile et fort, une main pleine de souplesse, s'allongèrent tout à coup et reprurent la place du bras droit et de la main qui lui manquaient.

Hélène ressaisit son enfant avec bonheur; mais, au même instant, l'autre s'échappa du drap qui le retenait et tomba, comme son frère au fond de l'eau.

Mais le petit oiseau chantait toujours, et, dans son joyeux langage, il disait :

« Plonge dans l'eau de la fontaine ce qui te reste du bras gauche, et ne crains rien pour ton enfant ! »

Hélène plongea dans l'eau de la fontaine ce qui lui restait de son autre bras, et aussitôt elle eut à nouveau un bras gauche.

Hélène ressaisit son second enfant....

Une cabane à l'ombre d'un chêne abritait Hélène et ses enfants. Un jour les deux enfants s'ébattaient sur le seuil. Un étranger vint à passer. Il s'arrêta devant les deux enfants.

« Et moi aussi ! s'écria-t-il avec amertume, je devais être un jour entouré de blonds adolescents : mais Hélène a fui ma demeure ! »

Mais voilà que tout à coup Hélène parut sur le seuil de sa cabane.

« C'est elle !... s'écria l'étranger.... »

Mais il recula comme frappé de la foudre.... Cette femme avait deux bras, et ses doigts se jouaient dans la chevelure de ses enfants. Or, son Hélène était privée de ses deux bras !

Cependant, elle aussi avait reconnu l'étranger, et elle s'élança vers lui....

Quelques heures après, un magnifique carrosse s'arrêtait devant la ferme de Pierre. Hélène descendit promptement de son carrosse et pénétra dans l'intérieur. Au foyer, le pauvre Pierre était assis. Il souffrait cruellement, et n'était jamais consolé par sa méchante femme. Quand celle-ci entendit le carrosse s'arrêter et vit sa belle-sœur en sortir, elle disparut tout à coup.

« Où est votre femme ? demanda Hélène à son frère.

— Je n'en sais rien, répondit celui-ci. Le ciel m'a puni de mon crime, car pas un jour de bonheur n'a lui pour moi depuis que je vous ai laissée dans la forêt... et ma femme, qui m'a fait commettre ce grand forfait, m'abandonne dans ma souffrance ! »

En ce moment, la voix de la méchante femme se fit entendre.

« Hélène, dit-elle d'une voix douceuse en se mon-

trant, vous m'avez pardonné, je l'espère... Le ciel nous a punis, et, vous le voyez, nous sommes malheureux !... Mais venez donc ! ajoutait-elle en l'entraînant à l'étage supérieur.

— Je ne puis, répondait Hélène, il faut qu'avant tout je guérisse mon frère.

— Venez toujours, que je vous montre ce que le ciel m'a laissé pour me consoler dans mon infortune. »

Hélène, croyant que sa belle-sœur voulait lui montrer un nouvel enfant, se dirigea vers l'escalier tournant.

« Passez ! disait la femme de Pierre, avec un hypocrite respect.

— Non, répondait Hélène, je ne veux point vous précéder. Je suis toujours la pauvre Hélène, la sœur de Pierre.

La belle-sœur monta donc la première ; mais voilà que tout à coup un grand bruit se fit entendre ; deux des marches de l'escalier s'effondrèrent avec fracas, et la méchante femme tomba dans une chaudière d'eau bouillante qu'elle avait préparée pour Hélène. Elle croyait avoir bien compté les marches et ne doutait pas du succès de sa trahison ; mais la haine égarait sa raison et la rendit victime de sa perfidie.

Hélène détourna la tête avec horreur et descendit l'escalier.

« Mon frère, dit-elle à Pierre, le Ciel a puni le crime ; votre femme est morte, elle est tombée dans le piège qu'elle m'avait préparé. Mais voici que je viens accomplir ma promesse... Montrez-moi votre pied, et j'enlèverai l'épine qui vous fait tant souffrir !

— Hélas ! ma sœur, cette épine est un grand arbre dont les rameaux couvrent déjà le toit de ma demeure, » répondit Pierre.

Mais, pendant qu'il parlait, Hélène touchait le pied de son frère, et, à l'instant même, l'arbre disparaissait par la cheminée, et tombait avec fracas de l'autre côté de la maison.....

MARGUERITE DE BELZ, *La clef des champs*,
Paris, s. d., p. 62 et suiv.

BÉOTIANA

IV

Les trois Gallois

Comme on fait souvent d'un peuple voisin dont on ne comprend pas la langue, les Anglais avaient fait à leurs voisins les Gallois une réputation de sottise qui, par la littérature anglo-normande, est entrée dans notre littérature française du moyen-âge.

Li Galois sont, de par nature,
Plus sots que bestes en pasture.

Parmi les contes et historiottes que Th. Wright a extraits de manuscrits latins des XIII^e et XIV^e siècles du British Museum, il se trouve un récit *De tribus Wallensibus*, « de trois Gallois » Le voici :

Il y avait trois Gallois qui voulaient faire un voyage en Angleterre, et comme ils ne pouvaient le faire sans

apprendre un peu d'anglais, ils convinrent que chacun d'eux apprendrait une phrase pour se tirer d'affaire dans leurs rapports avec les gens. A la demande sur ce qu'ils étaient, l'un devait répondre : « trois Gallois ». Un autre, en faisant signe qu'il désirait acheter de quoi manger et boire, dirait : « pour un sou dans la bourse ». Et le troisième, pour faire comprendre qu'ils n'en voulaient pas davantage et pour ne pas avoir de querelle, devait ajouter : « c'est juste ». Les voilà donc voyageant en Angleterre. Il leur arrive de passer en un lieu où un meurtre venait d'être commis. On les soupçonne de ce crime, on les arrête, on les mène devant le juge. Le juge leur demande qui a commis le crime : le premier répond, « nous trois Gallois ». — « Et pourquoi » reprend le juge ? « Pour le sou dans la bourse » répond le second. Le juge leur dit alors : « vous serez pendus », et le troisième répondit : « c'est juste ». (1)

L'histoire doit être fréquente dans les pays frontières de deux langues : elle se raconte dans les Basses-Terres d'Ecosse pour ridiculiser les Highlanders ou Celtes des Hautes-Terres. Trois Highlanders veulent faire provision d'anglais pour un voyage chez leurs voisins de langue saxonne : ils apprennent donc chacun une des phrases suivantes : « Nous trois Highlanders ». — « Pour de l'argent et des écus. » — « Si vous ne le faite, un autre le fera ». L'aventure est la même, et quand le juge leur dit : « mais, coquins, je vous ferai pendre. », vient leur troisième réponse : « si vous ne le faites, un autre le fera » (*Notes and Queries*, 5^e sér. t. IX, p. 86).

L'histoire se trouve dans les *Nouvelles récréations et Joyeux Devis* de Bonaventure des Periers (XVI^e siècle) Elle y forme la nouvelle XX (2).

NOUVELLE XX.

De trois freres qui cuideront estre penduz pour leur latin.

Trois freres de bonne maison avoyent longuement demeuré à Paris, mais ilz avoyent perdu tout leur temps à courir, à jouer et à folastrer. Advint que leur pere les manda tous trois pour s'en venir : dont ilz furent fort surpris, car ils ne sçavoient un seul mot de latin ; mais ils prindrent complot d'en apprendre chacun un mot pour leur provision. Sçavoir est, le plus grand aprint à dire : *Nos tres clerici* (3) ; le second print son theme sur l'argent, et aprint : *Pro bursa et pecunia* (4) ; le tiers, en passant par l'église, retint le mot de la grand messe : *Dignum et justum est* (5). Et là dessus partirent de Paris, ainsi bien pourvez, pour aller veoir leur pere ; et conclurent ensemble que par tout où ilz se trouveroient et à toutes sortes de gens ils ne parleroyent autre chose que leur latin, se voulans faire estimer par-là les plus grands cleres de tout le pais. Or, comme ils passoyent par un bois, il se trouva que les brigans avoyent coupé la gorge à un homme et l'avoient laissé là après l'avoir destroussé. Le prevost des mareschaux estoit après avec ses gens, qui trouva ces trois compagnons près de là où le meurtre s'estoit fait et où gisoit le corps mort. « Venez ça, ce leur dit-

(1) British Museum, Ms. Reg. 7 E. iv, fol. 546, v^o. — cité dans Th. Wright, *Latin Stories*, etc, p. 128.

(2) Nous reproduisons le texte et les notes de l'édition du Bibliophile Jacob.

(3) Nous, trois cleres.

(4) Pour la bourse et l'argent.

(5) Il est digne et juste.